

LE REFUS

Entretien de DAO avec Claude Terrasse⁽¹⁾.

« Je crois qu'il avait parfaitement assumé cette solitude comme des données spectrographiques qui cascudent.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il pensait qu'il l'avait patiemment construite, "méritée" en quelque sorte.

— Ce n'est pas ce qu'ont l'air de dire ceux qui l'ont connu à l'Hospice du "Bois noir".

— Peut-être qu'il délirait, tout à la fin. C'est comme quand parfois il comparait son univers à celui d'Asimov ; je n'ai jamais trop compris pourquoi. En tout cas quand il me parlait de cet isolement il était bien conscient qu'il avait tout fait pour ça et ne voyait pas pourquoi il dénierait ce désir.

— Par exemple ?

— À chaque fois qu'il a eu une main tendue, il l'a refusée. Il se gavait de ces refus. Quand il a refusé l'aide de l'assistant de Levi-Strauss, Georges Kutudjan, dans les années 70, par exemple.

— Et le scandale dans la galerie du Quartier des Affaires ?

— Oui, je suis au courant, mais ça c'est surtout Nany, et c'est plus tard, en 74. Nany Machin exposait à La Bourse avec Labrosse, un peintre abstrait à la mode et il a décroché. Je sais qu'ensuite Onuma a foutu sur la gueule du marchand de bidets qui tenait cette galerie parce que ce dernier des derniers lui reprochait ses origines cubaines et qu'il lui avait dit "qu'il devait tenir compte de son statut de réfugié". Mais ça c'était normal, non ? Je sais que l'autre con a appelé la police, mais c'est tout. Puis il y avait tout un tas d'intellectuels demi-mondains qui gloussaient autour : instits en simili-cuir, rugbymens névropathes, sinomotards de luxe du 6ème... Il y a même eu un autre peintre abstrait, Scanreigh, je crois, qui a décroché dans la foulée lors d'une autre expo, à Strasbourg, je crois.

— Ce qui est curieux, c'est que Labrosse avait été président du jury lorsqu'Aube a passé son diplôme de Peinture en 70 ou 71, à Bordeaux, à l'Académie. Et comme avec Doudou, Walter H. et d'autres ils formaient un groupe anonyme, ils se prêtaient les travaux entre eux, signaient les textes les uns des autres...

— Je sais cela : à la radio Nany a réalisé pendant des années des émissions en reprenant à

son nom des lettres adressées par Aube.

— Donc il a passé une série de ses peintures abstraites à Aube pour “gonfler” son diplôme, en pensant que Labrosse apprécierait. En réalité, l’autre a été féroce et elle a failli ne pas avoir son diplôme à cause de ça. Labrosse se défendait de faire des émules alors qu’il ne produisait que ça !

— C’est à la suite de ça qu’il a rencontré Meurice aux tous débuts d’Arte, dont il aimait beaucoup le travail. Et à ce moment-là Meurice lui a dit : “Si vous vous engagez dans ce milieu, il faut y aller absolument, sans aucune hésitation.” Le conseil était excellent mais je crois qu’il ne pouvait pas franchir le pas. À chaque fois qu’il avançait pour montrer son travail, exposer ou publier, ce mouvement était toujours suivi d’un “décrochage” radical. Il *décrochait fondamentalement*, c’est tout, incapable de se reconnaître dans une identité. Ce fut le cas après l’expo personnelle rue de Rivoli, et partout, à chaque fois. Je crois que c’est ce tremblement chez lui qui a intéressé Onuma. Un parkinsonien “fixé”. C’était une angoisse fondamentale, et le reste n’était qu’un prétexte politique.

— À moins que le décrochage ne constitue vraiment un geste politique.

— Moi je n’y crois pas trop. On sait que l’art et l’édition français se font dans le 6e arrondissement plutôt que dans son coin isolé comme Nany ou à Cuba comme prétendait Onuma. Il faut en accepter les règles, se mettre à l’encan. De cela ils étaient vaguement conscients l’un et l’autre. On ne peut pas toute sa vie refuser le soutien de ses pairs et ne jamais se soucier de leurs jugements. Une autre fois un peintre néo-conceptuel puis abstrait a proposé à Nany un travail en commun autour de la glytique, dans ces mêmes années 70. Je préfère taire le nom de ce peintre courtaud à face de viande bouchère ; mais à l’époque on disait de lui que quand on le jetait par la porte il revenait en forçant (à cause des bourrelets) par la fenêtre des chiottes. Il y a d’abord cru ; il a reçu ce peintre chez lui, il lui a même fait des crêpes. Onuma était là. Puis le gars lui a sorti illico un portefeuille de ses travaux plastiques pour qu’il obtienne une préface d’un savant très “tendance” que Nany connaissait bien à ce moment-là. En réalité l’autre n’avait esquissé cette sorte de projet de travail ensemble que pour l’instrumentaliser.

Donc Onuma l’a balancé sur le palier avec son portefeuille en l’insultant et en lui disant qu’il regrettait seulement que les crêpes n’aient pas été empoisonnées. Il était capable d’être grossier et violent. Plus que Nany.

— Et Sarduy ?

— C’est vrai, Sarduy a soutenu Nany, et c’est même grâce à lui qu’il a reçu une lettre d’Octavio Paz à qui Sarduy avait fait passer un certain nombre de textes. Sarduy avait également compris le fonctionnement de cette sorte de patchwork baroque que se proposait Onuma à partir des travaux de ces gens divers, et c’est lui aussi qui a parlé de “spermatographie cosmique” à propos des travaux graphiques de Nany.

— Pourquoi tous les deux ont-ils aussi facilement accepté ce jugement ?

— Parce que ce n’était pas dans un but intéressé ; c’était un avis amical, sans effet pratique. Et Nany l’a accepté en particulier parce que ça venait d’un lien très fort avec J. C. Radio. C’est J. C. Radio qui a présenté Nany à Sarduy : il venait de réaliser une adaptation de

“Cobra” avec lui et il y figurait aussi comme comédien.

— Au moment où J. C. Radio est arrivé à Bordeaux comme assistant-réalisateur et producteur, il y a eu une rencontre immédiate avec Nany et ils ont toujours travaillé ensemble. Je le sais parce que c’est à ce moment-là que j’ai commencé à faire des piges à la télé. J. C. Radio connaissait déjà Sarduy par Thibaudeau avec lequel il préparait une adaptation de “Moby Dick” dans les années 66-67 entre les allers-retours de celui-ci au Connecticut et du côté de Mystic. Et dans les archives de la Radio il y a des kilomètres de bandes, des jours entiers où ils n’ont fait qu’enregistrer la mer, à Lacanau surtout, avec une réalisatrice dont le nom prédisposait à cela : Catherine Audemer.

Une autre anecdote à propos de “Cobra”, *La Boca Obra* : les frères Naskonchass (Nycéphore et Nicolai) étaient tous deux originaires du quartier de “La Boca”, à Buenos-Aires !

Quand Nany a revu J. C. Radio à Paris, vers 71-72, il travaillait toujours sur “Moby Dick”. Il avait réalisé aussi plusieurs dramatiques de lui, d’inspiration nettement “océanique”, prises dans une mythologie gaëlique, irlandaise. Nany, Onuma et lui étaient alors des admirateurs de Dylan Thomas, poète magique de la B. B. C. Puis J. C. Radio s’est suicidé à quelque temps de là avec Bénédicte, sa compagne. Ils étaient bouddhistes.

— Et Robert Prot, ça vous dit quoi ?

— Henri Chiarruchi, non ? Robert Prot et Henri Chiarruchi du centre Pierre Bourdan, la première ébauche du Service de la Recherche. Mais je ne suis pas sûr du nom du second musicien ; je suis sûr de la consonnance italienne, c’est tout.

Ils avaient accepté un projet de “Théâtre Musical”, en 69. Nany avait d’abord rencontré Pierre Schæffer à Bordeaux, grâce à Sigma et à Roger Lafosse, dans les années 65-66, à peu près dans le même temps que Jean Vauthier à qui il avait été présenté par “Le Croc’s”, ce curieux personnage de l’Intendance ami de Roll et de Jean avec lequel Nycéphore tournait des films en 16mm à cette époque-là (et où la plupart des personnes de “la bande de Bordeaux” : Aube, Walter H., Doudou, Nany, etc. figuraient) ; ils se voyaient régulièrement, toujours dans les bars de l’Intendance. Vauthier était du genre “ajusté”.

Il avait fait lire à Vauthier ses “Pièces Anachroniques”, “Navitatis Domini Cena” (ce n’est pas une faute, c’est un jeu ; c’est bien *Navitatis* et non *Nativitatis*) et d’autres pièces radio-phoniques. Et c’est Schæffer qui lui avait proposé de leur soumettre un projet. Donc il était allé à Paris pour ça. Mais dès que ça a été accepté, il n’a pas donné suite. Il faut que je parle...

— En quoi consistait ce théâtre musical ?

— Je ne me souviens que de détails. C’était une mise en ondes d’une partie déjà écrite. Il y avait entre autres la parodie de Courteline avec ce personnage qui s’appelle Trou, qui existe bien chez Courteline. Des pièces lycéennes surtout.

— Un peu carnavalesques ?

— Oui. Il y avait sûrement l’influence de Jean Vauthier qui pour Nany était un Maître, Carnaval et Théâtre Élisabéthain. Mais le Grand Sage, incontestablement, avec son intérêt pour l’Orient, c’était Schæffer.

— En 69 c’est le retour de Buenos-Aires ?

— Non. C’est le retour de Cádiz, l’expérience des voyages du bus peint itinérant du Styx,

tout cet épisode désertique, et particulièrement alcoolique pour Nicolai. Au moment où Nany a participé à la Biennale dans un travail de groupe.

— C'est à ce moment-là qu'il a écrit la pièce "RNUR !"

— Oui, c'est en 70 je crois. Pour les "*Robots Néantisés Universels de Renault*". Il avait assisté à la création du "Sang" au Théâtre du Huitième, avec cette grosse juive imparable et son air de maquerelle, dont j'ai oublié le nom. Il n'aimait pas les auteurs de l'absurde de seconde zone, tels que Foissy »

DAO & Claude Terrasse

2 0 0 7 .

(1) : Claude Terrasse a longtemps travaillé comme producteur sous un pseudonyme, à l'O.R.T.F. et dans différents journaux et revues de la région.